

Mâle, femelle et autres espèces animales



iStockphoto - Vinaya Prashanth (3961364)

**La suite de:
Amour, chocolats et autres cochonneries**

Evelyne Gauthier

evelynegauthier@videotron.ca
<http://www.evelynegauthier.com/>
<http://www.evelyne-coquine.blogspot.com/>

Chapitre 1

Ça promet...

(Août)

Depuis que je travaille dans le milieu du magazine, j'ai compris une chose sur la mode. Il y a généralement trois phases lorsque l'intelligentsia culturelle décide d'en créer une nouvelle. La première phase, c'est l'engouement. Pendant cette période, on a tendance à enfler, parfois artificiellement, l'ampleur du nouveau phénomène en question. Les médias, bien souvent, ne parlent que de cette nouvelle vague, qu'elle soit culinaire, vestimentaire, sociale, écologique ou autre. Tout le monde s'emballe pour la découverte, même si la plupart des gens ne savent pas trop de quoi il retourne et surtout, pourquoi ils agissent comme ils le font. On trouve alors deux groupes de personnes. Il y a d'abord ceux qui aiment essayer et apprendre et sont heureux de découvrir de nouvelles choses. Ils se servent de ces phénomènes pour étendre leur culture générale et leurs connaissances.

Il y a ensuite ceux qui suivent toutes les modes, quelles qu'elles soient. Une journée, ils dénigrent les vêtements rouges et le lendemain, s'ils apprennent que le rouge est *in*, ils n'hésiteront pas à jouer la carte du déni et oublier instantanément ce qu'ils avaient dit la veille. Leurs goûts changent en fonction de ce qui se dit dans la section *Actuel* du journal, selon les tendances évoquées dans les revues féminines ou les magazines culturels. Ce sont probablement ceux qui saisissent le moins la vague sur laquelle ils sont en train de surfer, car ils ne prennent le temps de bien la comprendre. Mais qu'à cela ne tienne : ils en profitent pour se faire valoir et paraître cultivé.

Il y a enfin ceux qui résistent à toute forme de mouvements populaires, qu'ils soient justifiés ou non. Ils sont récalcitrants à toutes sortes de nouveautés, tiennent mordicus à porter les mêmes vêtements, manger le même menu du midi au même restaurant ou je ne sais quoi d'autre.

Vient ensuite la deuxième phase de la mode : l'apogée. À ce moment-là, elle est à son zénith. Prenez l'exemple de l'époque où manger des sushi était vraiment *in*. Après que la population ait longuement résisté à l'idée de manger du poisson cru, elle s'est décidée et les restaurants de sushi sont présents partout depuis.

Et enfin, c'est la troisième phase : la descente. L'intérêt s'atténue, l'attrait de la nouveauté ayant disparu. La chose, le mouvement en question devient banal, voire même agaçant. Et on passe à autre chose...

Depuis que je travaille dans le milieu du magazine, j'ai aussi compris une chose sur l'amour. C'est exactement comme la mode.

— J'aimerais bien faire l'amour avec toi sur ta chaise de dentiste, tu sais.

Silence au bout de la ligne...

— Samuel?

— Je suis là, Amélie. Je réfléchissais, c'est tout. Une chance que je n'avais pas mis le «mains libres» sur mon téléphone et que tout le monde dans le cabinet ne t'a pas entendue...

Je devine le sourire sur ses lèvres à son ton. Mais sur le coup, j'avale de travers. Samuel aurait-il déjà mis le «main libres» sur son téléphone sans m'en avertir? Et moi qui croyais avoir des conversations privées avec lui quand je l'appelais au travail.

J'espère ne rien avoir dévoilé de compromettant devant les oreilles indiscrètes des employés ou des patients.

— ... et cette belle image de toi ne me lâchera plus, ajoute Samuel. Dorénavant, je vais plomber les dents de mes clients en t'imaginant toute nue sur la chaise. Charmant... Sans compter que si on faisait ça, la chaise serait contaminée et qu'il faudrait sans doute tout désinfecter par mesure de sécurité.

Hum... super. J'avais bien besoin d'entendre ça. Samuel parle de décontamination avec tant de naturel. Comme si j'étais pleine de germes et de maladies! Ce que mon homme peut être exalté quand il veut...

— Il y a une raison particulière pour laquelle tu me dis ça? interroge Samuel.

— Non, pas vraiment. À bien y penser, peut-être est-ce l'anniversaire de mariage Gabrielle et Alexandre qui me fait de l'effet?

— Je vois. Rêves toujours, ma belle, répond Samuel, railleur.

Grrr... le voilà qui se moque encore de moi. Juste parce que je lui ai vaguement parlé de mariage douze fois dans les deux derniers mois, il s' imagine que ça m'obsède. Pfff... Évidemment, considérant qu'il a divorcé après un an d'union mouvementée et qu'il s'est fait emmerder par son ex pendant plus de sept mois, je peux comprendre qu'il soit chatouilleux sur le sujet.

— Mais je ne rêve pas du tout! rétorque-je. Et c'est probablement un hasard de toute façon. Disons juste que... bien... l'envie m'est passée par la tête, c'est tout. Peut-être que je trouve l'idée de faire ça sur ton lieu de travail très romantique, c'est tout.

— Tu es sûre que ce n'est pas plutôt le prestige lié à la job que tu trouves romantique? Parce qu'une salle où on traite des abcès parodontaux ou des ankyloses dentaires, ce n'est pas ce que j'appelle une place qui émoustille la sensibilité.

Mais qu'est-ce qui lui prend aujourd'hui? J'ai appuyé sur le bouton de l'ironie extrême sans m'en rendre compte, ce matin? Samuel m'apparaît drôlement goguenard, même pour lui.

— Bon, enchaîne-t-il, on se retrouve dans trois heures au resto pour la petite sauterie de Gabrielle et Alexandre, c'est ça? Faut que je te laisse, ma belle, j'ai un granulome dentaire à examiner.

Beurk! Bien que j'adore quand Samuel me parle avec passion de son boulot, je me passerais parfois de ces détails techniques. Je prends quelquefois les pauvres clients de mon homme en pitié. Je suis prête à parier que plus il y a de nerfs pourris, de kystes purulents ou de gingivites aiguës, plus il est heureux. Et ça n'a pas qu'à voir avec l'argent que ça lui rapporte.

— Fais bien attention de ne pas trop torturer tes patients... et n'oublie pas de les anesthésier avant.

— T'en fais pas, mon ange. Le marteau, le burin et les bains de bouche à l'urine, c'est passé de mode, maintenant.

Hum... quel sens de l'humour... Je n'avais pas besoin d'imaginer ça non plus.

— Dis, il faut que j'apporte un petit cadeau pour les noces de papier de l'heureux couple? demande Samuel.

Peut-être que je me trompe, mais j'ai l'impression de déceler un brin d'amertume dans sa voix. Ce serait nouveau, ça... Ça ne lui ressemble pas... Le cynisme, oui, mais pas l'amertume.

— Amène ta bonne humeur, ce sera suffisant.

— Bon, je te laisse à tes articles sur l'astrologie chinoise taoïste feng shui des vedettes. À tout à l'heure!

Pas le temps de répliquer à sa blague, il a déjà raccroché. Ouais, curieux comme conversation. Je sens comme un malaise. Tant pis, j'aurai bien le temps de fouiller ça plus tard.

J'arrive au restaurant où ma grande copine Gabrielle et son mari célèbrent leur premier anniversaire de mariage. Étonnant comme le temps a passé! Dire qu'il y a un an, je me promenais dans une robe de demoiselle d'honneur jaune serin avec des manches bouffantes et qui me faisait ressembler à une tartelette au citron. Enfin, cette fois-ci, je suis vêtue d'une manière un peu plus civilisée. Et en plus, je n'irai comme une pauvre célibataire désespérée. J'aurai mon beau cavalier avec moi. Plus besoin de me soûler la gueule pour oublier que je suis misérable et seule au monde. Ouais!

Comme d'habitude Camille, la réceptionniste du magazine où je travaille, m'est arrivée avec une urgence de dernière seconde et, partie avec quinze minutes de retard, je n'arrive pas en avance. Aïe! J'espère que Samuel n'a pas trop attendu, seul avec des gens qu'il connaît à peine. Après tout, nous ne sommes officiellement ensemble que depuis trois mois et je n'ai pu lui présenter qu'une partie de mes proches. Sans compter qu'il ne connaît pas du tout l'entourage de Gabrielle ou d'Alexandre. J'espère seulement que le

général nazi qui sert de mère à Alexandre ne s'est pas jeté dessus afin de le recruter pour s'occuper du livre d'or du party ou je ne sais quelle autre tâche ingrate.

Une douzaine de personnes sont présentes. Je ne vois ma grande copine Laurie ni Antoine ou leurs conjoints respectifs nulle part. Peut-être sont-ils pris dans le trafic à cette heure? Surprise... Samuel n'est pas encore là. Il est plutôt ponctuel d'habitude. Bon, au moins, il n'aura pas eu à poireauter au milieu d'étrangers. Je n'aurai pas à me sentir mal de l'avoir abandonné. Mais j'espère qu'il ne lui est rien arrivé. De leur côté, Gabrielle et Alexandre sont déjà entourés de poissons qui leur tournent autour pour les féliciter de leur union consacrée.

— Eh! Amélie! La grande copine de Gabrielle! Ça fait un bail qu'on s'est vus, non!?

Je me retourne pour tenter de reconnaître cette voix très vaguement familière qui vient de m'apostropher. Malheur à moi! Mon sang fige dans mes veines. C'est Benjamin, le frère aîné d'Alexandre! Je l'avais complètement oublié, celui-là! Si j'avais su qu'il serait là... Il est vrai que je n'avais pas les idées très claires la dernière fois que je l'ai vu, alors la mémoire en a pris un coup. Je ne sais pas s'il se souvient m'avoir ramenée dans ma chambre d'hôtel parce que j'étais trop ivre pour m'y rendre moi-même. Mon dieu, faites qu'il ait oublié! Je n'ai pas envie de revivre ça!

— Tu sembles très en forme, me dit Benjamin en m'embrassant sur les joues. Et surtout pas mal plus sobre, hein? ajoute-t-il en faisant un clin d'œil.

Zut! Il se souvient. Prières non exaucées. J'espérais ne pas avoir à revenir sur cette bourde. Fais comme si de rien était, Amélie. Avec un peu de chance, il va peut-être passer à d'autre chose...

— Y avait longtemps que j'avais vu une fille aussi partie, rigole-t-il. Pas depuis l'université, au moins.

Grand crétin! Non mais, qu'est-ce qu'il a, à la place du cerveau, un pamplemousse? Dire qu'il y a un an, j'avais été vaguement attirée par Benjamin. C'est une chance que Samuel ne soit pas là pour entendre ça, en fin de compte. Ça me ferait une jolie réputation, tiens.

Prendre en note : toujours faire attention à ce que je dis ou ce que je fais, ça pourrait me retomber sur le nez un jour.

— Et toi? réponds-je en tentant de rester calme. Comment vas-tu? Ta femme va bien?

Aussitôt, son sourire disparaît et son visage s'assombrit. Ses yeux se rivent au sol.

— Nous avons divorcé il y a trois mois, annonce piteusement Benjamin.

Ouuuups! Pour les résolutions, ça commence mal. Je viens déjà de me mettre les pieds dans les plats. D'un autre côté, Benjamin n'est guère mieux, avec ses remarques à la con. Et puis, merde, je ne pouvais pas savoir, moi. Je me sens mal quand même. Bon, essayons de passer l'éponge et de changer pour un sujet moins délicat. Tiens, Antoine vient d'arriver avec Marianne. Je crois que je vais me précipiter dessus pour me soustraire à cette situation gênante.

— Bon, bien... heu... désolée pour tout ça, Benjamin. Je te laisse, je viens de voir des amis. Bonne chance quand même.

Vite! Il vaut mieux que je file sous d'autres cieux. J'espère que Samuel va arriver bientôt, je vais peut-être faire moins d'imbécillités. Ou au moins, quand il est là, même mes pires idioties ne paraissent pas si mal, car il trouve toujours le bon côté des choses.

Près d'une demi-heure s'est écoulée et Samuel n'est toujours pas arrivé. En ce moment, j'ai vraiment l'impression de me confondre avec le mur en stuc du restaurant. À part mon petit cercle d'amis très restreint, je ne connais presque personne. Et à peu près tout le monde est en paire. Antoine et Marianne jasant avec deux autres couples pendant que Laurie, affublée de son Félix, disserte sur la désuétude de l'institution du mariage. Sacrée Laurie! Il n'y a qu'elle pour faire une pareille chose. Elle se fiche bien de savoir si c'est le bon moment pour une telle conversation et n'hésite pas à déverser son fiel sur tout ce qui bouge quand l'envie lui prend. Je l'adore, ma Laurie. Elle est ma dose vitale de cynisme dans la vie. Quant à Gabrielle, elle est trop occupée à recevoir des compliments pour s'apercevoir de quoi que ce soit et c'est très bien ainsi. Chacun à sa place et les poules sont bien gardées, quoi.

J'ai fini par apprendre, après deux appels au cabinet de Samuel, qu'il y avait eu une urgence de dernière minute l'ayant retenu. Impossible de se libérer. L'une des réceptionnistes, Megan Johnson, me transmet son message d'excuse. Samuel dit qu'il fera tout son possible pour être là au plus vite. Je suis déçue. Dieu que la soirée va être longue!

Et puis, zut! Pourquoi est-ce que je suis encore incapable d'être autonome? Ne m'étais-je pas jurée, par le passé, d'être indépendante, face à mes conjoints? De ne plus calquer ma vie sur la leur? Alors, pourquoi, à la première occasion, je tombe tout droit dans le panneau?

Après tout, qu'est-ce que ça peut bien faire que Samuel ait une urgence au travail et qu'il ne soit pas avec moi? Je ne devrais même pas être affectée par ce fait insignifiant.

Mais, en même temps, je sais très bien pourquoi cela m'atteint. En ce jour où Gabrielle célèbre son premier anniversaire de mariage, j'aurais aimé, moi aussi, montrer que j'ai un copain. Bref, que je ne suis pas qu'une fille cinglée et pathétique et qu'un type est assez fou pour m'aimer et vouloir être avec moi. J'aurais aimé qu'on me regarde avec admiration, voire même avec envie, et non plus avec pitié.

J'avais oublié à quel on se définit par le regard des autres, moi la première. Dans les derniers mois, j'avais oublié à quel point on peut-être façonnés par l'opinion que notre entourage peut avoir. Pourquoi suis-je si aisément influençable? Ne devrais-je pas avoir appris quelque chose? Ne devrais-je pas avoir évolué?

Je m'égare. C'est fou comme on peut être égoïste, parfois. Je devrais d'abord me réjouir du bonheur de Gabrielle et d'Alexandre, être heureuse pour eux et non pas me tourner vers moi-même et mes petites émotions. Ensuite, il y en a qui souffrent pas mal que moi sur cette terre, non? Je me sens soudain coupable. Allez, Amélie, cesse d'être si égocentrique, apprécie ce que tu as et surtout, sois heureuse pour tes amis.

La souffrance amène trop les gens à être individualistes et centrés sur eux-mêmes. Tournons-nous vers quelque chose de positif. Je pourrais tenter de remonter le moral à Benjamin, tiens. Après tout, il seul ce soir et moi aussi. Pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable et me prendre pour une mère Térésa en puissance? On ne sait jamais, ça pourrait toujours améliorer ma position stratégique sur l'échelle du paradis.

Après presque deux heures de conversation avec Benjamin, je regrette presque mon geste. Moi qui pensais faire une bonne action en allant lui parler, je me suis retrouvée aux prises avec un gros nounours complètement soul et déprimé qui n'a cessé de déblatérer

sur sa « conasse d'ex » en l'insultant et en pleurnichant sur mon épaule et surtout, dans mon décolleté.

Il y a un an, j'aurais été en extase à l'idée d'avoir un grand type musclé baver de désespoir sur ma poitrine, mais là, c'est plus embarrassant qu'autre chose. Je vous jure que ce n'est pas beau à voir. Comble de malheur, au moment où je songe à repousser Benjamin qui, dans un accès d'ivresse extrême, est en train de me verser son restant de martini sur la jupe, Samuel décide de faire son entrée dans le resto. Bravo! Comme quiproquo, on ne peut faire mieux...

— Je vous dérange, peut-être? lance Samuel, narquois.

J'hésite entre lui jeter un regard assassin pour m'avoir laissé toute seule et être soulagée d'avoir mon chevalier servant me rescaper. Dieu merci, Samuel semble surtout amusé. Je n'ai pas à lui débiter des inepties du genre : «ce n'est pas ce que tu penses, chéri!» Et puis, je n'ai tout simplement pas la force de me défendre.

Benjamin, soudainement dégrisé, se lève et décide d'aller faire un tour au bar, histoire de voir s'il peut finir dans les pantalons de la barmaid. Ouf! Fichue soirée! Pour ce qui est d'aider les autres, je ne suis pas très douée, semble-t-il.

Après avoir félicité Gabrielle une dernière fois, Samuel et moi rentrons. Charmante sortie en perspective... J'espère ne pas en avoir d'autres du genre.

Jeudi, le lendemain matin. On est à la mi-août. L'été tire très tranquillement à sa fin. Je respire à fond en sortant de mon appartement pour prendre le chemin du bureau. Les problèmes de la veille avec Benjamin sont déjà oubliés. Ça ne vaut pas la peine de s'attarder à de telles bagatelles. J'avais oublié à quel point ça faisait du bien, le bonheur!

Comment le fait d'être aimée et adulée par un homme merveilleux comme Samuel pouvait transporter des montagnes. Je jure de ne plus jamais rigoler quand j'entendrais quelqu'un dire cette phrase, même si c'est le plus gros cliché de la terre.

Mon vieux logement qui tombe presque en ruine m'apparaît comme un nid douillet, ma chienne Bingo qui, en dépit de ses cours de dressage, mange systématiquement tous mes soutiens-gorge, me semble le plus aimable des toutous et aucune trace de la déprime qui me frappe habituellement à l'approche de l'automne. En fait, je devrais essayer de ne pas illuminer trop mon entourage et éviter de ne parler que de mon Samuel et de la béatitude qu'il m'inspire. Je n'ai pas envie d'emmerder les autres comme certains pouvaient m'exaspérer chaque fois qu'ils me parlaient de leur couple alors que je me languissais toute seule dans mon coin.

Samuel a le don de me faire sentir extraordinaire, intelligente, sensuelle, précieuse, voire unique au monde. Dans son regard, je suis la personne la plus sublime de la planète et j'ai la sensation que même les vedettes d'Hollywood ne m'arrivent pas à la cheville. Je me sens si belle et désirable. Je crois que même si je m'habillais avec un sac d'épicerie, il me trouverait encore divine. Dans ces conditions, comment pourrais-je me plaindre? Je suis une personne nouvelle! La vie est géniale! Plus jamais je ne me lamenterai!

— Amélie, tu dois finir de vérifier les épreuves du prochain numéro dans moins d'une heure! me lance Camille, presque paniquée.

Sur ce, elle se précipite sur le téléphone qui ne cesse de sonner depuis ce midi. Il doit certainement être sur le point de fondre ou d'exploser. Voir Camille, notre vieille secrétaire, sur le bord de l'apoplexie, ça tient du spectacle. Elle travaille pour

Féminine.com d'aussi loin que je me souviens et en temps normal, rien ne parvient à l'énerver. Même les circonstances les plus exceptionnelles, comme un maniaque au pic à glace poursuivant les employés partout dans le bureau, ne réussiraient à la détourner de sa mission fondamentale dans cet univers: répondre au téléphone et classer le courrier. Ça, sans compter son autre dévotion cosmique et spirituelle : prendre soin des employés envers et contre tout.

Alors apercevoir Camille, tête échevelée, dans le cadrage de ma porte et dans un état d'affolement total, c'est quelque chose qui s'approche de la quatrième dimension. Mais il y a une bonne raison: notre magazine mensuel, *Féminine.com*, afin de contrer la concurrence de plus en plus féroce – et plus particulièrement celle de notre ennemi juré, la revue *Au féminin* –, a décidé de se transformer en hebdomadaire. Un coup fumant pour la rentrée scolaire.

Notre merveilleux C.A. de fantômes, perché très haut dans sa tour de verre, s'est donné pour défi de fournir le même produit de qualité au même prix à ses lectrices, mais chaque semaine plutôt que mensuellement, pour leur en mettre plein la vue et s'assurer de leur fidélité. Sans compter qu'ils ont décidé d'améliorer le produit et d'ajouter de nouvelles chroniques.

Inutile de préciser qu'avec quatre fois plus de numéros à produire, la charge de travail a, par le fait même, sérieusement augmenté. Dieu merci, la direction a au moins eu le bon sens d'accroître le nombre d'employés et de pigistes. Nous venons de recevoir trois nouvelles adjointes à la rédaction et avons deux fois plus de journalistes.

Mais ce changement a eu le malheur de chambouler complètement nos habitudes et notre travail. Il nous faut acquérir un nouveau rythme de production et c'est littéralement infernal. La condition mentale de Camille est donc tout ce qu'il y a de plus légitime.

Quant à moi, je suis plus débordée que jamais à tenter non seulement de ne pas crouler sous le boulot, mais de gérer notre nouveau personnel, ce qui me prend un temps fou. Je me suis même découvert des capacités maternelles que je m'ignorais.

— Ah oui! Tu as aussi reçu des cadeaux! ajoute Camille entre deux appels.

Elle me pointe du doigt une petite boîte contenant deux stylos à mon nom. Bon, voilà autre chose. Pour une raison que j'ignore, un nombre incalculable d'entreprises de fournitures de bureau – et même d'autres types – nous envoient du matériel de toutes sortes, avec généralement le nom ou le logo de notre compagnie, afin de nous convaincre de faire affaire avec eux. Ce n'est plus assez d'avoir des exemplaires de shampoing ou de parfum par la poste, on reçoit aussi des taille-crayons et des effaces! Même si j'avoue profiter amplement des ces dons, de la tasse à café en passant par les aimants jusqu'aux brocheuses, je ne peux pas dire que c'est ça qui va me convaincre d'en acheter.

Que d'argent jeté par les fenêtres en matériel de publicité de toutes sortes! Je me demande quel est le pourcentage de gens qui se procurent de tels biens après avoir reçu ces échantillons. Tiens, et si je proposais à David Blais, mon successeur à la chronique de tests, de faire une étude là-dessus? Et pourquoi pas? Ça pourrait être intéressant.

Dieu merci, contrairement à la relation que j'avais avec Audrey, tout baigne dans l'huile avec David et se déroule avec une facilité déconcertante. Il faut dire que c'est un journaliste très compétent et méticuleux, toujours super motivé. Un vrai petit boy-scout. Son seul véritable défaut, c'est qu'il a autant de personnalité qu'une sècheuse. Il n'a

aucune opinion, ne prend jamais d'initiative, ne fait jamais de coup d'éclat et est parfaitement prévisible. Au moins une fois sur deux, c'est moi qui lui suggère des sujets d'articles qu'il accepte sans broncher. Ça fait changement, en tout cas.

Mais la plupart du temps, David compense cette fadeur par un incroyable verbiage diarrhéique quand il se décide enfin à parler. Sans compter que c'est un photographe dans l'âme qui se promène régulièrement dans le bureau pour faire des portraits des employés, surtout dans des poses les plus bizarres ou les moins flatteuses. Sa façon à lui de croquer des moments spontanés sur le vif, paraît-il. Un drôle de type qui ne connaît pas de juste milieu, on dirait.

— Ah! s'exclame soudain Camille dont je vois la tête réapparaître dans le cadrage de la porte. J'ai oublié de te dire qu'Annabelle n'a pas encore envoyé sa chronique sur le resto de la semaine. On court encore après elle, mais elle est toujours impossible de la rejoindre. Si on n'a pas reçu son papier dans trois heures, il faudra avoir un plan B. As-tu une idée d'article pour remplacer son texte, si jamais on ne l'a pas à temps? Il faut que ça remplisse au moins trois feuillets et demi.

Misère! Comment vais-je improviser un article avec des photos en quelques heures, moi? J'ai quand même pas la tête d'un magicien qui tire un lapin de son chapeau, il me semble. Peut-être y a-t-il quelques vieux reportages dans les archives que nous avons mis sur la glace? Et dire qu'il n'y a pas si longtemps, je me morfondais parce que je n'avais pas de responsabilités. Vraiment, ça promet, mon boulot de rédactrice en chef...